

Jorge Ruiz Dueñas

El tiempo en espiral

(Fragments)

IV

La pluie
épaisse couche de secondes
goutte à goutte
lave la ville
de Pygmalion
tandis que
des ouvriers découvrent
un meilleur refuge
dans les journaux et leur encre
encre de ville
où les heures passent :
des multitudes flottant sur des corps
des océans de jambes où nous avons échoué
en voulant regagner la rive

Les gouttes s'écrasent
sur les visages nus
les yeux en sont embués
pendant que vous
ami poète
vous caressez un vers
qui tombe comme une pièce de monnaie
dans l'infini
entrée magique
de la parole que nous proférons

Dans le vent pendent
les fils qui nous tirent
verbiage que nous sommes
fragile instrument transitoire
inventé par nous conçu
comme une bonne ou une mauvaise chose
comme un champ assoiffé
d'un vers sans paroles
de regards avec des yeux de bête
de fines gouttes de pluie
des gouttes enflammées de lumière
écrasées sur le masque des villageois
des gouttes coagulées sur les aiguilles de l'homme

entre ses bras
s'agitant comme des ailes
arrachées par le Temps qui navigue
sur des ânes
sur des coups de feu
sur des roues de la fortune qui tournent
tournent
roulent
roulent sur des voies rapides
dans des chemins
sur des dendrites nerveuses
sur de longs cheveux de cuivre,
et cependant
il pleut...

VI

Nous sommes dans une parenthèse
le saviez-vous ?
tous les hommes dans une grande parenthèse
précédée de deux points :
parenthèse concave

Et le Temps :
nous le pensons rectiligne
courbe
en spirale
infini
ligne sans distance
et à la verticale
chaque homme

Oui
mis dans leur parenthèse
dans leur maison parenthèse
et ils veulent tous s'enfuir
dans une histoire
dans une flûte
sur une croix
« le mât qui se projette vers les cieux »
la croix d'un navire
un petit oiseau en papier
avec des ailes en bois
en terre cuite
une croix
volant

s'effaçant :
sortir de la parenthèse
des deux points
dressée et prophétique
sur la croix
l'air faisant se balancer leurs barbes
barbes à l'air
par-dessous la parenthèse
par-dessus
et vous comment sortirez-vous ?
pieds nus ?
sur un sol flottant ?
et moi et vous et nous tous :
en fuite (cavalcade furieuse de femmes et d'hommes)

Et si j'attends et regarde ?
si j'attends ici et le voit partir
dans la croix
dans le vent
ne pourrai-je pas m'enfuir en l'observant ?

Je ferai qu'on souffle sur mes yeux
je voyagerai dans l'argile
nomade
dans le vent
je m'en irai dans le vent
Je m'enfuirai avec toi

Toi

Tes yeux accrochés aux branches.
La brume enveloppe tout de gris avec la ville en contrebas.
Cinq heures de l'après-midi s'allongent entre terre et ciel,
quand je te cherche
en portant sur moi mon uniforme d'homme
et toi dans ma peau et dans mon sang.

Vent inondé de feuilles qui tombent
je flotte sur les points olive de tes yeux.
Mais aujourd'hui nous ne distinguons pas la nuit de l'aube
tout n'est peut-être plus qu'une nuit
où ne pousse aucune aurore.

Tout le bleu arrive du vide,
palpite : signaux d'un géant
au pouls devenu temps, ralenti, endormi.
Et nous dans les entrailles du géant
et toi cachée en moi, en même temps qu'à mon côté
sans distance,
tout près de moi, sans dextre ni sénestre,
seulement à mon côté,
seulement cachée en moi.

Nuit

La nuit a sombré.
Ses reflets montent de la terre.
Abrité entre nous
le son du mystère rôde
et la nuit s'échappe
couverte d'une couleur inconnue :
caresse de femme,
vieille histoire.

Telle une branche
arrachée des corps
la pluie se perd dans les coins.

Je laisse mon ombre en arrière,
elle cherche la nuit.
Irréparablement elle se fait néant.
(De *Espigas abiertas* [« Épis ouverts »], 1968)

Chanson sans limite

Les poètes cachent leur parole :
éternel signal de l'intuition
trace obscure dans les rues
passage du mystère :
le verbe
jugé
perturbé
quand il nous dicte le passé et le présent :
temps avide
estompant la parole
ma parole
aliénée
esclave et vacante
citoyenne parole
Poème qui croît et se ramifie :
Toi
deuxième personne
moulée par le doux contact
et tu attaques l'événement
et le tour de roue de la fortune
et la bénédiction en flammes de veilleuse
de tournesol en vers :
cataclysme bleu
lorsque la houe charge comme les fusils
dans la fête de milliers de lettres invoquées
dévotement
les doigts serrés sur les tétons
embrassant la paume des mains
acte sexuel de foi :
sans repentirs
ni pommes
en un cri à l'air libre :
violence interne du discours
ton bras tressé avec le mien
nos peaux en sueur
et tout continue
ça ne s'achève pas
bien que des présages de magie involontaire
guettent chaque signe
sur le thème du matin ou de l'après-midi
les yeux en fleur
tandis que le temps
se rend :
Il te connaît et me connaît

en des milliers d'intentions faites vers :
parole de l'origine
rébellion de l'homme
l'homme ne doit rien !
la chanson est sienne
sur le voile coagulé de la nuit :
guerrier noir
pacte diabolique de l'aube
dans l'éclair qui invoque les tempêtes
tandis que quelqu'un cherche en ceci :
héritage
tonalité
conclusion

Avril

Pour Abril Pruneda, véritable propriétaire du poème

Avril est une jeune fille
et l'enthousiasme de la mer
et c'est le mois germinal des fruits
et ce sont l'océan et les méandres
et la lumière sur les plans d'eau
et sur le marais
et les baleines qui abandonnent la maison natale
voilà pourquoi ce poème est pour Avril
et son rire couronnant le panache des vagues

(De *Carta de rumbos* [« Table d'orientation »], 1998)

*

Calibán
(Fragments)

I

Voici le vol
 flamme en saturnales
car c'est festin
 et lumière de ma tempête
Dans chaque absence
 nuages pour un inommé
tandis que la page des orgueilleux croît
Alors
 quelque chose fermente la nature des choses
et les fruits tombent sur les insectes
et l'eau est séparée du sang
mais il n'y a pas de premiers nés
 ni de ronces
dans le domaine du quartz
seul le passage de l'ombre
le néant dans son intimité
 attentif à l'insuffisance de l'esprit
Voici la matière
sans devoir de subsister dans la métaphore
car tous les états lui sont propres
et sa dureté se transforme
et les théorèmes ne sont pas le fondement de sa présence
la divinité ne s'applique pas non plus le premier jour
mais règne parmi nous et sans nous
préside à la force des équidés
oriente le mancheron
et la quille des embarcations
car elle défriche aussi bien les eaux que la terre
ou le dilemme dans l'île de mes doutes

II

Voici les remèdes de la parole
les avortons publics et le pouvoir
parce que la sagesse
et la nostalgie du lit
 ont succombé
Voici l'âge de la raison
 qui ne prospère pas
à peine un palier de la mort
quand le broiement de la porte

grince comme madrier dans les récifs
Voici l'absence de vertus
ce que déplacent les astres
à la manière d'un tapis sans harmonie
La précision de la tyrannie
la civière de la fortune

tout est nécessaire dans le règne
tandis que prés et corbeaux brûlent
et que les avenues s'ornent de tes os
Je ne sais rien encore de l'océan
en vérité je ne connais rien du désert
Me voici

avec les fossoyeurs
presentant la venue du notaire
Mais qu'as-tu répondu à la bête
s'efforçant de piler la salicorne

et comment as-tu soigné les extrémistes
grisés par la salive de leurs ennemis
Combien en as-tu sacrés avec des masques de terre cuite
sous le regard des vérificateurs
Voyons donc la somme de tes prodiges
dans l'alcôve des fidèles

et n'en demande pas plus sur notre semence

(De *Cantos de Sarafán* [« Chants de Sarafan »], 2005)

*

Les restrictions du corps

(Fragments)

Les limites

le contour

les bords de la peau quand monte la fièvre

la cendre

entre les membres et leur axe

Le mouvement

cartilage nourrissant

monte dans la brume du souvenir

et l'agilité de l'enfant ou du singe

est émotion pour le trapèze

Mais l'incertitude et la vie

déterminent le visa

Ce jeune qui désirait le périple attaché au mât

ne permute plus de poèmes

et n'a pas non plus recours aux sentiers couverts de feuilles mortes

Alors

un tapis semé de châtaignes

la splendeur arborescente

et dans le fond de ses bras l'effarement

Alors

le temps sera futur

avec le message des manchots et des aveugles

ou les plaies du crucifié

et l'esquille de l'os

et le moment crucial de mon sacrifice

Avant

en chemin vers l'univers des gazes

au-delà de l'urinoir

et des vapeurs d'ammoniac

la certitude de l'impur a ouvert sa pâmoison

les coiffes et les blouses

le corps rempli de platine

la misère personnelle si écrasante

sans soulagement ni résurrection

Mais

dans la chambre

où le passage des nuages

n'était réceptif qu'au malheur
les organes s'entraînaient à consulter les augures
à mesurer les fluides
 soupeser les aliments
 et naviguer avec la parole

Ensuite

 j'ai parlé des lettres d'amour d'un prophète
sous la protection de gardiens
de l'errance onctueuse des corps
d'impasses éternelles
et de cadavres au sol
Il ne s'agissait pas d'attendre dans les tunnels
où la foule criait en allant vers des batailles dominicales
Et pas non plus de soigner la plaie du blessé
ou de réprimer la violence débordante
si la marée cachait les tueurs

En ce temps-là l'eau coupait les ponts
et on voyait le cerf du parc
par des fenêtres entrouvertes où les poètes ont habité

En ce temps-là je suis monté à la Tour
par des paragraphes décrits
 comme ne l'ont pas vue les envahisseurs
et la bière pourrie coulait dans les cathédrales
en abandonnant à son sort une carte postale du monde

Les bâtiments décrépis
 les dômes vert-de-gris
à peine une autre prairie pour les corbeaux
habitues à accrocher leurs excréments
aux lianes du voltage

Je suis ensuite retourné

Oui
 au jardin des tulipes
où la perfection empêchait de voir les pédérastes
au travail sur la vulve des fillettes
et les chiens couraient sans laisse
et les mères lisaient des revues en surveillant les landaus
loin du chant des agents de change
(De *Las restricciones del cuerpo* [« Les restrictions du corps »], 2009)

*

L'essence des choses

(Fragments)

L'existence est peuplée d'objets médullaires

Des ciseaux semblables à la boussole du navigateur
les livres tutélaires
les châles sans propriétaire
des cartables sans plis
l'horloge harcelée par l'entaille imparfaite
et des couteaux aux manches crevassés

Dans la demeure
il y a aussi un bouton de marin
relevant la garde avec le dernier drapeau
et les zélés sortent des grottes
ou se glissent entre les cordages une fois la tempête passée

Alors
dans les hautes tribunes
 confessionnaux manqués des hommes
je demande pour eux
 les objets de la scène quotidienne
la cloche sonne
et le tintement n'est pas sa substance
mais un coup d'orfèvre
 le cuivre dans les veines
et la houe au métal contondant
est aussi une blessure du sillon stérile

*

Je connais aujourd'hui la boîte mélodique
la musique de l'artisan
et le cylindre qui fait tinter les souvenirs
Alors la clé n'est pas une chaîne
c'est la liberté
une énigme escortée par la peur
bien que cela ne soit qu'une clé
et un trésor
et une étrange manière de vivre
Mais elle ne simule pas seulement un carrosse sans coursiers
c'est un destin à la recherche de soi-même
avec des amants couchés dans le foin

Le jouet est maintenant l'enfant dans le temple
les mains tendues
 ou seulement ça
le mouvement perpétuel de l'enfance
les coudes sur la table
Les mains dans le bois avant l'arbre
dans l'arbre avant le madrier
dans le madrier avant d'autres mains habiles
ou les doigts charpentiers
Et de l'étagère propre de tout péché
on voit le cordage dans la poulie
il ne reste que le palan
une girandole sans noria
et le cercle tourne
vêtu de sulfate pour ne pas oublier son utilité première

Dans le mouvement du ressort
 qui blesse la toile
on déchire peut-être aussi les sentiments
le siège douillet des tisseuses
et cette spirale en fer a été une force
 supérieure à l'extase
où les nymphes lavaient la baignoire
 un catafalque de nus
 avec l'écume insomniaque
et à la fin
tout juste une auge en porcelaine à la sensualité défunte

Dans la pièce un piédestal
et dessus
un vase en verre dépoli
Sépulcre de la lavande
 silice et désir
tout cela conservait
sans plus connaître son identité
comme l'armoire dans son uniforme de bois
et l'exhalaison du passé

Maintenant
 dis-moi donc ce que recèlent ces portes
accès à elles-mêmes
Quelles lettres secrètes sous les dentelles
 des filets proches du pubis
ruminent leurs passions avec le talc

C'est le tiroir ou le décor

un parfum de chêne
avec l'empreinte du déluge
et son œil tordu comme un écrou
C'est aussi le filetage métallique
l'ellipse pour monter au ciel
accrochée à la vis imaginaire
à l'acier destiné au pont
Et cette petite pièce supporte
la multitude qui le traverse
et qui pèse également sur la poutre maîtresse
ou sur l'édifice
enraciné dans un discours
Alors l'écrou se montre exigeant
et nous célébrons la fureur de sa morsure

Dans le coin obscur un récipient
subordonné au liquide
est aussi le bonjour
et l'étain immaculé
Avant était le zinc
le plomb
le fer
et le mineur perforant la galerie
Maintenant c'est le portemanteau dans la taverne
aux armets couverts de silex
revêtu de capes et de pardessus
C'est comme une bûche sauvée du poêle
dans le brasier du café
ou les ténèbres attentives à la trajectoire du météore
et l'artefact brise l'urne des surprises
remplie de pains et de faim

*

Oui
le grabat est quelque chose de plus
Ce n'est pas le repos
c'est un cauchemar
ou un sexe féminin
aigre comme sa veille
La couverture sur une autre couverture
et son duvet venu d'autres lares
est habillé en paysan
dans le ventre des maraîchers
et les plaies de la charrue

Avant le lit
les médicaments libèrent
et l'insupportable existence est légère
avec des somnifères en flacon
où guette une version réduite de la mort
Alors le nuage repose
 sur le sommet émacié
il descend et m'emmitoufle
recouvre tout de son haleine
et la montagne est le volet
le ravin le passage du hameau
mais quelque chose s'attelle à l'existence
et une poignée de picotin
altère le troupeau en rut

*

Maintenant cet escalier
qui permet d'atteindre chaque livre
 blotti sur son étagère de cèdre
se trouve dans le coin des quatre-vingt dix degrés
et ses marches
 que des pieds robustes ont foulées
sont là
et leurs présences éthérées sont également là
et l'échelle est autre chose et c'est la même
comme la cuiller d'argent sauvée de la ruine
toujours habile pour les besoins de bouche
et sa courbure est pour les bouillons fins
et les arômes de coriandre et de thym
sont comme cette bouteille débouchée
C'est pourquoi l'escalier est aussi bibliothèque
et la cuiller est une fête
et la bouteille sont les toasts
et la substance de ces jours est mise sur orbite
comme une rondelle perpétuelle
où les lecteurs de la maison ne s'en vont pas vraiment

*

La chaussée est réelle
la charge personnelle des passants
les mensualités à régler
la rancune du laissé-pour-compte
l'indifférence envers la fosse commune
le crématoire payé à crédit

L'érosion des personnes est réelle
et la rancune de la femme chaste
et le jeûne inévitable
Le sacrifice est réel
L'ascension des élus est réelle
et la luxure épuisante de l'espèce
Le café du matin est réel
et le pain amer des offices
Tout est réel comme les choses
malgré les époques
présentes dans les poches et dans les vieux tiroirs
Tout existe et s'inscrit dans une diversité
qu'il est impossible de répéter
parce qu'il y a de la grandeur dans la petitesse
et de l'austérité sans mouvement

Ainsi
l'ustensile fragile
comme l'équilibre au cirque
est tracé par les formes extérieures

(De *La esencia de las cosas* [« L'essence des choses »], 2012)

Marécages

(Fragments)

VII

La mer déglutit
les marins à la dérive
Elle les emporte vivants
Elle les rapporte éternels

Ta chère solitude vient te visiter aujourd'hui

XX

Des cordillères de cactacées
protègent leur stupeur
et les flancs de pierre
se lient d'amitié avec le pubis d'algue
Un clin d'œil alors
aux cils blonds
laisse voir la pupille glauque
Une musique de percussions
rehausse les seins des déesses
couronnées d'agave

Jamais plus la nuit

XXIV

L'albatros descend d'un océan
et plonge dans l'océan
L'albatros sort de l'océan
et monte jusqu'à l'arcane

Quelle est la prophétie ?
Où le parfum des sexes ?

XXXI

Brûler ses vaisseaux
courir le risque
voir le littoral comme une prison
et accueillir la douleur
comme un prodige inespéré

LVI

De quoi parles-tu
 quand tu parles de la mer
De quelle systole
Comment supportes-tu la consonante furie
 quand le flamboiement te blesse
en massacrant un banc de poisson pour son argent
inattentif
 comme les hommes
s'ils se baignent prudemment
dans les eaux baptismales
 des êtres défunts
Accueille-moi récif de syllabes exactes

LXVII

La mer rend les naufragés
et nous transformons les morts en cendres
Faisons d'elle aujourd'hui
un cimetière de continents éteints

C'est mon témoignage

Lignes à la mer

(Fragments)

IX

L'amour et le désamour nous émerveillent. Les protagonistes de tous les temps enlèvent et violent Nausicaa et les filles des déesses en lesquelles ils n'ont pas pu planter leur semence, juste sur la rive des archipels sinueux et qui le sont pour attirer dans leur errance les poètes et les mendiants.

XXV

Les amants et les grands animaux du littoral écoutent le même rugissement des vagues. La soubresaut enfermé dans la poitrine du suicidé avant de s'unir à ce concert. Le même déchirement au fond du repaire des poissons loups lorsqu'ils harcèlent les femelles. Celui qui étonne les enfants des villes et la dame de Tchékov. Celui des nuits tièdes et inexplicables unies au chant de la terre. Celui qui est regretté par le *marin à terre* et par les jeunes au moment de les monter en un instant de violence. Cette chute sonore et le murmure bouillonnant contre les jetées et mon ouïe, à la manière de Prospère dans la tempête tumultueuse. Ce signal intermittent de mon sang attentif à un repos inattendu quand nous garderons tous deux le silence éternel.

(De *Albamar* [« Aubemer »], 2013)